

# La souris d'eau



## Hors-série N° 3

Septembre 2018

### La Villa Seurat

#### Historique

La naissance du 14<sup>ème</sup> arrondissement date du 1<sup>er</sup> janvier 1860 lorsqu'une loi est promulguée à l'initiative de Napoléon III prévoyant l'annexion des communes limitrophes à la ville de Paris : les quartiers de Montrouge, de Gentilly, une partie de Vanves et de Vaugirard. Lorsque le baron Haussmann est nommé préfet de la Seine par Napoléon III, ce lieu est en partie couvert de pépinières et de maraîchers, mais aussi de hangars et d'écuries. Dans le quartier de la Villa Seurat se situait l'école de dressage pour

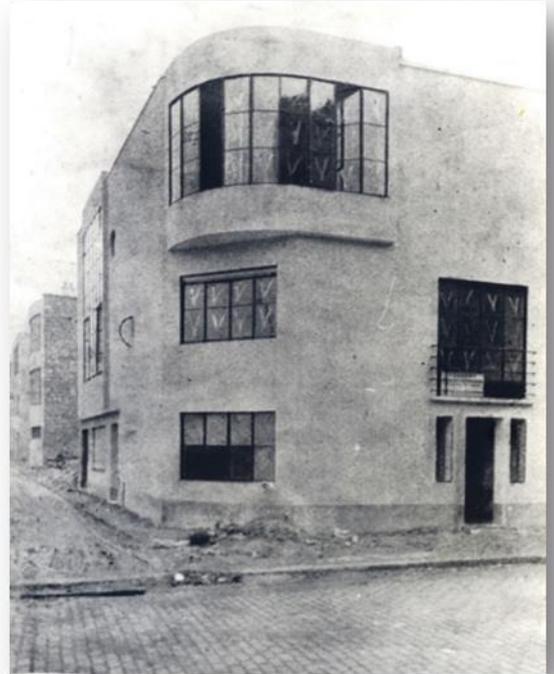


l'apprentissage des chevaux destinés à l'armée. Quant aux artistes ils se regroupent à Montparnasse dès 1920, quittant le quartier de Montmartre devenu trop onéreux.

Ils trouvent dans la partie sud du quatorzième arrondissement des terrains encore disponibles à la construction. C'est ainsi qu'André Lurçat achète une parcelle de 4527m<sup>2</sup> d'anciens hangars pour en faire un lotissement. Il commence par réaliser la résidence-atelier de son frère Jean Lurçat en 1924 puis six autres maisons entre 1924 et 1931, dédiées à des artistes et comprenant chacune un atelier.

## L'architecte André Lurçat (1894-1970)

André Lurçat, né dans les Vosges, commence à étudier l'art en 1911 à l'Ecole des beaux-arts de Nancy tandis que son frère aîné Jean, peintre et créateur de tapisseries (voir "La souris d'eau n°8") étudie dans l'atelier de Victor Prouvé, directeur de l'Ecole de Nancy. Engagé sur le Front lors de la Première Guerre mondiale, il en retient, comme son frère, l'absurdité des massacres dont il a été témoin. Il entre ensuite, en 1919, à l'Ecole des beaux-arts de Paris où il obtient son diplôme en 1923. Désireux de créer une architecture moderne et fonctionnelle à visée sociale, il sera membre fondateur, dès 1928, de Congrès internationaux d'Architecture moderne (CIAM) avec entre autres Le Corbusier. Il sera nommé plus tard professeur à l'Ecole des Arts Décoratifs puis à l'Ecole nationale des beaux-arts de Paris, où il ne restera que deux ans (1945-1947), déçu par le traditionalisme de certains chefs d'atelier.



### Un nouvel eldorado

La création du parc Montsouris et les travaux urbanistiques d'Hausmann avaient marqué un tournant décisif dans l'histoire de notre quartier. Du parc, on avait tracé de nouvelles rues pour relier le site au reste de la ville. Le prix des terrains de ce paisible havre de verdure encore peu urbanisé par rapport au reste du 14<sup>e</sup> arrondissement attire les artistes qui ne trouvaient plus à se loger à Montparnasse. Ceux-ci font appel aux architectes les plus novateurs. Toutes les tendances du style architectural moderne apparues dès les années 1920 s'illustrent dans ce périmètre. Parmi les constructions remarquables de cette époque, citons au 53, avenue Reille à l'angle avec la rue du Square Montsouris, l'atelier du peintre Ozenfant de Le Corbusier construit en 1922-1923 ; au n°2, rue Braque, à l'angle de la rue Nansouty, la villa édifée par André Lurçat pour le peintre zurichois Walter Guggenbühl ; 21, rue Gazan, l'immeuble d'ateliers-logements pour artistes que l'architecte Jean Pelée bâtit en 1930.



Longue d'un peu plus de cent mètres, large de six, l'impasse de la Villa Seurat située au 101, rue de la Tombe Issoire, ouverte au lotissement à la demande d'André, reste le modèle de cette migration artistique.



La maison-atelier de Jean Lurçat est inscrite au titre des Monuments historiques depuis juillet 2015 ; elle possède aussi le label « patrimoine du XXe siècle » créé en 1999 par le ministère de la Culture, label devenu « patrimoine de moins de cent ans » en 2016.

Les façades lisses, les fenêtres ou le vitrage de l'atelier, la couverture en terrasse, l'absence d'ornementation témoignent de l'esthétique des années vingt. La simplicité, le jeu des volumes, des plans et des surfaces ne sont d'ailleurs pas sans rappeler certaines œuvres picturales de Jean. Pour André, le premier objet de l'architecture est sa destination sociale. Privilégiant l'utile, ses réalisations créent un espace de vie en pleine rupture avec le mode de vie bourgeois du siècle précédent. Le meuble, par exemple, ne doit plus être considéré comme un ornement, mais être « la juste réponse à sa destination ». C'est ainsi qu'on retrouve, dans la maison-atelier de Jean, des réalisations de ce

qu'André appelait le « mobilier-immeuble ». Intégré à l'architecture d'une pièce, par opposition au « mobilier volant », il est le prolongement de l'architecture, l'une des composantes d'une « œuvre totale », au même titre que peut l'être le jardin.

La maison d'André Lurçat est construite d'après un plan en L sur cour. Au sous-sol : l'entrée, un atelier, une serre, une cave et une cour. Au rez-de-chaussée, surélevé : deux chambres, une salle de bains, des toilettes, un salon, une loggia et une terrasse sur cour. Au premier étage : un second atelier, une cuisine, une chambre et une salle à manger. André Lurçat réalise aussi :

- au n° 1 : la résidence-atelier de l'écrivain Franck Townshend, qui comprend deux bâtiments mitoyens.
- aux nos 3 et 3 bis : les ateliers-résidences des peintres Marcel Gromaire et Edouard Goerg avec entrée, cave, deux débarras pour les malles et les châssis, un garage, un abri et un jardin, un atelier, une cuisine, une salle-à-manger, deux chambres et des sanitaires.
- au n° 5 : la maison du peintre Pierre-André Bertrand.
- au n° 6 : la maison du sculpteur et céramiste Émile Just Bachelet, qui modifia les plans initiaux de Lurçat.

- au n° 8 : celle de Mademoiselle Quillé.

- aux n°s 9 et 11 : les ateliers de M Bertrand et du sculpteur Arnold Huggler.

La résidence rue de la Tombe Issoire comprend : entrée, cuisine et salle-à-manger, chambre, living-room, salle-de-bains et atelier. La résidence sur la Villa Seurat comprend en plus une cave et un débarras.

Ces maisons d'artistes font d'André Lurçat l'un des architectes modernes les plus en vue de l'époque.

Un patrimoine protégé

Toutes ces maisons ont été protégées en 1975 lors d'une campagne nationale sur l'architecture des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et leurs façades et toitures sont inscrites à l'inventaire des monuments historiques par arrêté du 15 janvier 1975.

André Lurçat réalisera ensuite plusieurs constructions en région parisienne inscrites aux monuments historiques : la villa Herbelin à Ville-d'Avray (1931-32), le groupe scolaire Karl-Marx à Villejuif (1932-33), la Maison de Sceaux, où il vécut avec sa famille à partir de 1950. Il crée aussi des ensembles scolaires et sportifs à Saint-Denis, au Blanc-Mesnil et, en 1945, il réalise un plan d'urbanisme et différentes constructions à Maubeuge.

*Sylvia Kesbi et Joëlle Nafziger membres du CdQ.*



## A l'entrée de la Villa Seurat

101 bis rue de la Tombe-Issoire

**Salvador Dali (1904-1989)**



Dalí occupe à cette adresse un atelier dans les années 1934-1937.

En 1936, il publie simultanément à Paris et à New York le texte : « La conquête de l'irrationnel » qui explique la pensée dalinienne : « Activité paranoïaque-critique : méthode spontanée de connaissance irrationnelle fondée sur l'association interprétative – critique des phénomènes délirants. »

Dalí fait une conférence au théâtre du Vieux-Colombier et une à Londres à l'occasion de l'International Surrealist Exhibition. Cette année-là il n'expose pas mais montre ses tableaux à quelques amis dans son appartement de la Tombe-Issoire. Ces toiles, exposées à Londres du 25 juin au 18 juillet à la galerie Alex Reid and Lefevre, entreront dans la collection d'Edward James. Il y a entre autres : La table solaire, Le calme blanc, Banlieue de la ville paranoïaque-critique, Portrait géodésique de Gala.... Ce collectionneur permet à Dalí de travailler sereinement et son œuvre va prendre une dimension internationale. C'est en Amérique en décembre 1936 que sa renommée est officiellement consacrée.



## 1 bis Villa Seurat

### Franck (Francis Horatio Evory) Townshend (1887-1974)

Peu de choses sont connues de sa vie. Ecrivain britannique, son père s'appelle Thomas Achilles Townshend et sa mère, Carmichael Eveline Victoria.

Nous ne connaissons pas ses années de jeunesse. Il apparaît en 1906 lors de son entrée dans la « Royal Engineers » le 25 juin 1906 depuis la « Royal Military Academy ».

Il est promu lieutenant en 1908. La « London Gazette » du 31 décembre mentionne qu'il a été envoyé en France par le commandant en chef de l'armée britannique.

Franck reste en France avec son armée pendant toute la guerre ; il reçoit la croix de guerre (London Gazette du 11 janvier 1916) et la Croix de Chevalier (London Gazette du 24 février 1916).

En avril 1917 il est affecté dans le corps de la Force britannique expéditionnaire et y demeure jusqu'en mars 1918.

Il obtient la Croix de Chevalier, OBE (Officer of the order of the British Empire) le 4 juin 1918 pour « Services with the British Expeditionary Force in France. »

Il quitte l'armée en tant que capitaine (la date de sa promotion en tant que capitaine n'est pas connue), le 15 août 1926.

Il est connu comme écrivain, poète et artiste (il a suivi les cours de l'Académie Julian à Paris). Il a beaucoup voyagé, notamment au Cambodge, en Inde et en Chine (où il serait décédé).

Il a écrit cinq ouvrages :

*-Earth* publié en 1929 ; *Heaven* en 1930 ; *Becoming* en 1939 ; *Amen* en 1952 et *Hell* en 1955.

Sa philosophie, puisée lors de ses nombreux voyages en Asie l'amène vers le transcendantalisme et le bouddhisme mis en évidence dans des articles rédigés pour des magazines bouddhistes et théosophiques.



Sa pensée qui se découvre aussi dans son livre « *Becoming* » est l'observation du genre humain à travers son histoire qui le façonne et le fait tel qu'il est.

C'est l'auteur dont les écrits sont, d'après les différents témoignages, les plus pertinents et les plus subtils en ce qui concerne l'humanité et la compréhension de la totalité de l'existence. Le mystère qui entoure sa vie contribue à nous diriger vers ses écrits afin de percer un peu l'énigme.

*Mylène Caillette membre du CDQ.*

## **Le sculpteur Robert Couturier (1905-2008)**

Il suit une formation classique et travaille longtemps dans l'atelier de Maillol avec lequel il entretient, depuis 1928, une amitié très forte. Il est l'un des fondateurs du Salon de mai en 1945 dans lequel il expose régulièrement.

A partir de 1964 il est professeur à l'École nationale des beaux-arts de Paris et depuis 1949 expose lors de grands événements tels que la biennale de Venise, au Salon de la jeune sculpture ou encore lors des expositions de sculpture en plein air d'Anvers.

Il privilégie les formes amples dans des compositions monumentales en pierre : le Palais de Chaillot à Paris en 1937 par exemple.

A partir de 1944 il abandonne progressivement le classicisme pour se tourner vers des œuvres où les silhouettes (faites en plâtre sur des structures en fil de fer ou en bois) s'affinent pour s'élancer avec légèreté, citons le Monument à Dolet en 1947 célébré pour son originalité plastique.



#### **Le peintre Marcel Gromaire (1892-1971)**

*« Lorsque je peins un nu, je peins.....*

*Lorsque je peins autre chose, je pense. »*

C'est à Noyelles-sur-Sambre, près de Douai, (Nord) qu'il est né le 24 juillet 1892.

U Sa mère étant morte en couches, c'est sa grand-mère maternelle et sa tante qui l'élèvent. Il commence à peindre avec sa grand-mère Reine Mary, peintre elle-même, qui l'emmène peindre d'après nature. Dès lors il travaille son art.

La maison natale est une belle demeure du XVIIIème siècle, dépendance jusqu'à la révolution de l'Abbaye de Maroilles et appelée « Renaut-Folie ».

L'enfant commence ses études secondaires à Douai pour les terminer au lycée Buffon où son père enseigne l'allemand.

Il commence des études de droit qu'il abandonne pour se consacrer à sa passion : la peinture. Il peut rencontrer l'un de ses maîtres en peinture, Matisse, qui habite à Cateau-Cambresis, situé non loin de Noyelles où il reviendra régulièrement tout au long de sa vie.

En 1911 il peut exposer six toiles au Salon des Indépendants.

Il accomplit son service militaire à Lille en 1913 mais la guerre le surprend et il restera six ans sous les drapeaux ; blessé à la tête par un éclat d'obus, il est hospitalisé puis rattaché à un des principaux lieux de regroupement de l'armée américaine à St Nazaire où il restera un an.

A son retour en 1919, il reprend la peinture et écrit aussi, en tant que critique cinématographique (il est un grand cinéophile) dans la revue « Le Crapouillot » et publie « L'art moderne et Notes sur l'art aujourd'hui ».

En 1920 il épouse Jeanne Berthonneau, poétesse qui le quittera brutalement.

Il épouse, en secondes noces, Hélène Détryat qui meurt précocement ; sa troisième épouse est un peintre : Hélène Madelin.

En 1924 Gromaire s'installe Villa Seurat où il restera jusqu'en 1954, date à laquelle il installe son atelier au n° 47 de la rue Sarrette jusqu'à sa mort en 1971 ; habitant ainsi le XIVème pendant 47 ans.

André Lurçat, architecte et frère de son ami Jean Lurçat, construit la maison à deux ateliers pour les peintres Gromaire et Goerg.

C'est sur la recommandation (insistante) de Gromaire que cette nouvelle voie privée fut baptisée Villa Seurat.

« Pour ma part, mon admiration va à Seurat, à Cézanne, à Renoir, à Rousseau, à Bonnard, à Matisse qui sont les classiques d'aujourd'hui et d'hier. » Gromaire-Peinture 1921-1939-Editions Denoël/Gonthier-1980-p.80.

Bien qu'habitant près de Montparnasse, Gromaire fréquente peu les artistes de Montparnasse et reste étranger à toutes les modes qui secouent la peinture à l'entrée du XXème siècle : le cubisme, l'expressionnisme ou le retour au classicisme, l'art abstrait après 1945. En 1930, il expose aux Etats-Unis, notamment des aquarelles à la galerie Pierre Matisse à New-York. Gromaire aime le monumental et les deux années 1937 et 1938 sont les années des grandes œuvres décoratives, notamment pour l'Exposition Universelle et pour la Faculté de Pharmacie où cinq panneaux peints par

l'artiste décorent le fond du hall d'Honneur. Trois d'entre eux sont présentés ci-dessous : l'Apothicaire, l'Alchimiste, les Plantes médicinales (grâce à l'aimable autorisation du Doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris V, Professeur Jean-Louis Beaudeau). Ces tableaux avaient été commandés à l'époque par le Ministère de l'Education Nationale pour décorer deux amphithéâtres de la Faculté de Pharmacie.



Pendant la seconde guerre mondiale, en 1938 et 1942, il s'attaque à la tapisserie et s'installe à Aubusson (pour tenter de sauver l'industrie en plein déclin) où il va travailler avec Jean Lurçat, son ami et voisin à la Villa Seurat et Dubreuil ; là onze tapisseries seront exécutées. Son dernier carton de tapisserie terminé, il revient dans son atelier parisien et reprend la peinture ; nous sommes en 1944. Il est fait officier de la Légion d'Honneur en 1949 et l'année suivante il est nommé professeur d'art mural à l'Ecole normale supérieure des arts décoratifs ; poste qu'il occupera jusqu'en 1962.

Ses peintures révèlent les deux thèmes forts de son histoire : la guerre, qui fut, pour lui, très traumatisante et qu'il résume en un tableau peint à la Villa Seurat « La guerre » de 1925 et la femme, souvent des nus, thème récurrent de son œuvre, influencé par l'art africain qu'il affectionne : «L'art des Noirs qui est l'un des plus violemment expressifs, est très pur de formes, d'une grande majesté et d'une grande élégance». La guerre par une unique toile qui la révèle et la femme par les nus essentiellement seront ses deux pensées permanentes ; l'une blottie dans sa terreur régressive, l'autre transcrite, projetée et vénérée. » Jean- François Gromaire (Petit-fils de l'artiste).

Il donne à ces corps, souvent peints dans des tons de bois clair, des angles et des formes qui ressemblent à des sculptures qui seraient directement taillées dans le matériau : «Des corps taillés, forgés autant que peints, monumentaux comme l'est la sculpture du haut gothique français admirée par Gromaire». L'érotisme de Gromaire-Somogy-2010-p.9.

« Leur taille, étrangement amincie, s'allonge avant que ne réapparaisse le primitivisme voluptueux et massif des hanches et des jambes : cette structure rappellerait volontiers certaines idoles nègre». Jean Cassou -Marcel Gromaire-1925 (Brefs écrits sur l'art-Mercure de France -1999- p.52.

C'est à Trouville, en 1970, le jour de son anniversaire le 24 juillet, qu'il sera victime de sa dernière attaque qui le plonge dans un coma pendant neuf mois.

*Mylène Caillette membre du CDQ.*

## Le peintre Edouard Goerg (1893-1969)

Il est né en Australie le 9 juin 1893 à Sydney, de parents français et s'installe à Paris dès 1900.

Il étudie la peinture à l'Académie Ranson avec Maurice Denis et Paul Sérusier.

En 1914 il visite les Indes et il est mobilisé jusqu'en 1919.

Il revient à Paris et s'installera en 1925 dans un atelier, au côté de Gromaire, Villa Seurat. Il expose ses œuvres cette année-là lors d'une exposition personnelle.

En 1949 il est nommé professeur de gravures à l'École nationale des beaux-arts de Paris. Peintre de sujets religieux, il est aussi aquarelliste, graveur et illustrateur.

Cette même année il reçoit le célèbre Prix Hallmark pour son tableau « La Nativité ».

Sa première période se caractérise cependant par des peintures caricaturant la moralité de la bourgeoisie des années d'après-guerre.

Il fait de nombreux voyages et en 1935 visite les musées des Pays-Bas. Il est profondément marqué par les peintures de Bosch et de Brueghel. Ses peintures seront marquées par le sceau de la condition humaine (tragique et pitoyable).

Après la Seconde guerre mondiale, il montre son talent de graveur en illustrant, entre autre, les contes d'Hoffmann, *Knock* de Jules Romains ou encore *Les fleurs du mal* de Baudelaire.

Sa peinture s'oriente désormais vers la célébration des charmes de jeunes femmes. Ses nus féminins ont cette volupté d'apparat et cette attitude ambiguë qui peut être, soit une satire, soit une plainte.

Il garde cependant sa verve truculente et un œil critique sur la société qui l'entoure.

Il aime se moquer et provoquer des situations qui prêtaient à rire mais qui se teintaient aussi très vite d'amertume.

Si l'on questionnait Goerg sur son art, il préférerait parler de ses figures comme étant « comiques ». Il expose dans de nombreux Salons dès 1922 et devient le Président d'honneur de la Société des Peintres Graveurs de 1945 à 1958. Il est élu à l'Académie des beaux-arts en 1965. *Mylène Caillette membre du CDQ*



### Le peintre Jean Lurçat (1892-1966)

Dans la rue de la Tombe-Issoire, plusieurs ateliers d'artistes se côtoient, dont celui de



Jean Lurçat, artiste majeur de l'art moderne français qui a laissé une œuvre considérable. Monté à Paris de ses Vosges natales en octobre 1912 avec son frère André, Jean Lurçat s'est engagé dans le conflit armé de la Première Guerre, ce qui le marquera longtemps. A partir de 1924, il séjourne et travaille en Afrique du nord, en Grèce et en Asie mineure. L'incendie des quartiers chrétiens de Smyrne (aujourd'hui Izmir) lors de la guerre gréco-turque qui suivit la chute de l'Empire ottoman (1919-1922), le marque aussi profondément. Cette même année, il fait construire par son frère André, architecte, ce qui fut le premier atelier de la Cité Seurat où il s'installe en 1925 et où il peint les paysages qu'il voyait de sa tranchée de fantassin et le monde sec et aride traversé durant son voyage. Il produit déjà de grands canevas brodés par Marthe Hennebert, qui sera sa première épouse jusqu'en 1927. Il réalise aussi des projets de tapis pour des décorateurs. Il voyage en Suisse et à New York, où il fait

des décors et des costumes de théâtre et de ballets, expose à Baltimore et à Philadelphie puis en Russie.

En 1935, il suit avec Malraux et Aragon les journées d'amitié pour l'Union soviétique. En 1938, il découvre à Angers "l'Apocalypse", la tapisserie du duc d'Anjou. En 1939, les Manufactures nationales en pleines difficultés économiques lui passent commande, juste quand la Seconde Guerre mondiale l'éloigne de Paris. Il part se cacher à Lonzac dans le Lot avec Rosane Timotheef, sa seconde épouse, mais ses tapisseries sont produites à Aubusson et exposées pendant la guerre. Il participe activement à la presse clandestine de la Résistance du Lot, rejoint le maquis en juin 1944 et est nommé membre du Comité de Libération du Lot.

A la Libération, il acquiert les Tours Saint-Laurent en ruines, qui deviendront sa propriété de Saint-Laurent, il y crée l'Association des peintres-cartonniers de tapisserie (APCT).

En 1946, le Musée national d'Art Moderne présente une grande exposition sur la tapisserie française du Moyen Age à nos jours, exposition qui sera ensuite présentée au Palais des beaux-arts de Bruxelles et au Victoria and Albert Museum de Londres.

Jean Lurçat illustre aussi des livres, publie des poèmes et, à partir de 1951, il se lance dans la céramique. Les voyages se succèdent : Amérique du sud, Chine, Australie... Veuf en 1954, il épouse, deux ans plus tard, Simone Selves, compagne de la Résistance. Entre 1957 et 1965, il crée sa grande tenture tissée à Aubusson, "Le Chant du monde", un ensemble de dix tapisseries, hommage à sa génération qui connut deux guerres et message de confiance dans les générations futures :



"L'Homme en gloire dans la paix" pose l'hypothèse d'une humanité qui surmonte le danger de la bombe atomique, de la haine, de l'incompréhension et de la folie destructrice. L'ensemble est un chant d'optimisme en l'homme que seule la poésie envahissant l'espace peut perpétuer. Lurçat travaille avec les plus grands maîtres tapisseries.

En 1958, le Musée national d'Art Moderne lui consacre une exposition. Il crée un Centre international de la tapisserie ancienne et moderne à Lausanne en 1961 et participe à la première Biennale internationale de la tapisserie l'année suivante. Il est élu membre de l'Académie des beaux-arts de Paris en 1964 et, après un voyage en Grèce et au Mexique, boucle "Le Chant du monde", acheté par la ville d'Angers, avec sa dixième tapisserie.

Jean Lurçat est mort le 6 janvier 1966 à Saint-Paul-de-Vence. Il repose avec Simone (1915-2000), au pied de son château dans le petit cimetière de Saint-Laurent-les-Tours. Maintenu dans son état d'origine avec son décor et son mobilier, la maison-atelier de la Villa Seurat a été léguée à l'Académie des beaux-arts par la veuve de l'artiste. Inscrite au titre des Monuments historiques depuis 2015, elle porte le label "Patrimoine du XXe siècle". Le montant de la restauration de la maison-atelier de l'artiste a été estimé par la Fondation du Patrimoine à 500.000 €. Une souscription publique\* est lancée pour participer à la restauration.

**Atelier-Maison Jean Lurçat, 4, Villa Seurat, 75014 Paris.**

**\*Fondation du patrimoine Ile-de-France 8, passage du Moulinet 75013 Paris. Tél. : 01 40 79 93 50.**

Le bulletin de souscription est téléchargeable sur: <http://urlz.fr/62Ab>

Don en ligne : [www.fondation-patrimoine.org/32581](http://www.fondation-patrimoine.org/32581)

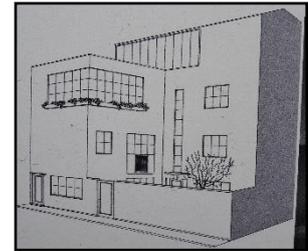
**Atelier-musée à Saint-Céré Saint-Laurent-les-Tours 46400. Tél. : 05 65 38 28 21**

**Musée Jean-Lurçat et de la tapisserie contemporaine, 4, Bd Arago, 49100 Angers. Tél. : 02 41 24 18 45.**

**Cité internationale de la tapisserie, rue des Arts, 23200 Aubusson. Tél. : 05 55 66 66 66.**  
Sylvia Kesbi membre du CDQ.

## La Fondation Simone et Jean Lurçat 4, Villa Seurat

C'est lors des Journées du patrimoine 2017 que la maison de Jean Lurçat, en pleine restauration, s'est ouverte pour la première fois au public. Cette année encore, elle ouvrira exceptionnellement lors des Journées européennes du patrimoine, le week-end des 15 et 16 septembre. Cette ouverture se fera sous la direction de la Fondation Simone et Jean Lurçat, créée par la volonté de la dernière et troisième épouse de Jan Lurçat, Simone (1915-2009) qui, n'ayant eu ni enfant ni héritier et soucieuse de ce que deviendrait l'œuvre de son défunt mari, a confié, en 2001, la gestion de l'œuvre et des archives de son époux à l'Académie des beaux-arts, dont ce dernier était membre de la section Peinture.



L'Académie est ainsi devenue titulaire du droit moral et des droits patrimoniaux attachés à l'œuvre de Jean Lurçat. En échange de son legs, Simone a demandé à l'Académie de créer une Fondation, dont la mission serait de protéger et de faire rayonner l'œuvre de cet artiste, plutôt connu pour ses tapisseries, mais qui a aussi peint, dessiné et travaillé la céramique.

Pour réaliser ce vœu, la Fondation Simone et Jean Lurçat a été officiellement créée par décret du Conseil d'Etat le 25 novembre 2010. Son administrateur, qui a rencontré Simone Lurçat en 1999, est aujourd'hui détaché de l'Académie des beaux-arts à la maison Lurçat deux jours par semaine, pour veiller à la bonne marche des travaux de restauration de la maison et à la préservation des dizaines de mètres linéaires d'archives papier, personnelles et professionnelles, datant du vivant de l'artiste et enrichies, après son décès, par son épouse. Ces archives, une fois inventoriées par une archiviste détachée, seront mises à la disposition des chercheurs à la Fondation Lurçat tandis que la maison deviendra le rare et précieux témoin d'une époque révolue, celle où de jeunes artistes aujourd'hui célèbres se croisaient et se rassemblaient dans les années 1925.



L'atelier du rez-de-chaussée datant de 1925 accueillera des expositions temporaires afin de faire mieux connaître l'œuvre de cet infatigable créateur. Abandonné pour l'atelier du second étage, cet espace était loué ou prêté à des locataires de passage. Au 1<sup>er</sup> étage, la magnifique salle-à-manger, dont les murs sont habillés de tapisseries dessinées par le maître, sera également restaurée à l'identique.

Au second étage, construit en 1929 par surélévation, toujours sur les plans d'André Lurçat, se trouvent un vaste atelier baigné de lumière et une terrasse donnant sur la Villa Seurat. Après la mise hors d'eau de la toiture qui fuyait, la peinture de l'atelier, la restauration des boiseries, le ravalement de la façade, les huisseries et la balustrade en ferronnerie de la terrasse ont pu être réalisés à l'identique de l'original. Les 24 petits "cabochons" noirs et blancs du sol de la terrasse dessinés par Jean Lurçat ont été ré-incrustés dans un carrelage en céramique de couleur identique à l'original également. Ces travaux, dont la mise aux normes pour recevoir du public, exécutés dans les règles de l'art sous le contrôle des Monuments historiques, sont financés en partie grâce au soutien de la souscription publique mise en place par la Fondation du Patrimoine d'une part, et par la Fondation Lurçat, d'autre part.

Les meubles, datés des années 1920, la bibliothèque des années 1950, ainsi que les murs et les parquets en chêne apparaîtront aussi tels que l'architecte André Lurçat les avait conçus après une délicate restauration réalisée par un maître-menuisier. Par ailleurs, l'électricité sera refaite aux normes actuelles. Une fois l'ensemble achevé, la maison actuellement inscrite aux Monuments historiques, sera classée, ce qui permettra de financer 20 % du montant des travaux engagés par la Fondation Lurçat.

Fin prête, la maison ouvrira ponctuellement au public sur inscription, lors de visites accompagnées afin d'éviter toute dégradation. Au jour du bouclage, la date d'ouverture reste inconnue, les travaux avançant au fil des dons reçus par la Fondation.

Pour en savoir plus ou pour faire un don : [www.fondation-lurcat.fr](http://www.fondation-lurcat.fr)

Sylvia Kesbi, membre du CDQ.

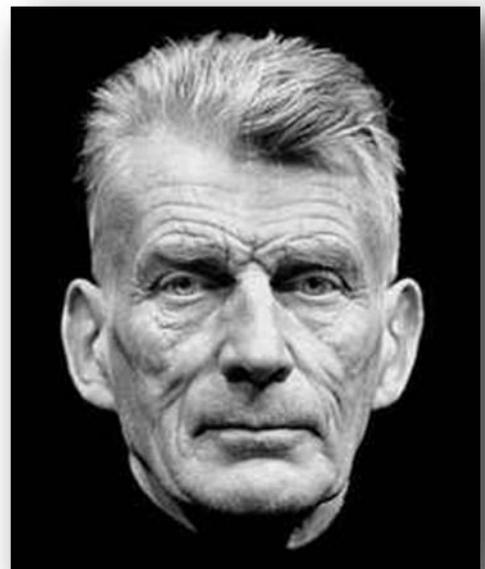
## L'écrivain Samuel Beckett (1906-1989)

Un visiteur de marque dans la maison-atelier de Jean Lurçat

« Ma solitude je la connais allez je la connais mal  
J'ai le temps c'est ce que je me dis j'ai le temps  
Mais quel temps os affamé le temps du chien  
Du ciel palissant sans cesse mon grain de ciel. »

Il est né le 13 avril 1906 dans le village de Foxrock (comté de Dublin) où son père possède une entreprise de métrage. Enfance heureuse pour Samuel auprès de ses parents et de son frère Franck, mais où sa prédisposition à la solitude est déjà remarquée.

En 1920 il rejoint son frère Franck à la Portora Royal School à Enniskillen (Irlande du Nord). Il se distingue surtout dans les différents sports (cricket, boxe, natation) qu'il pratique avec brio.



### Premier voyage en France

En 1926 il fait le tour des châteaux de la Loire en bicyclette avec un ami américain : Charles.C.Clarke et à partir de ce séjour, Samuel se passionnera pour la France.

À la rentrée de 1928, il passe deux ans à l'Ecole Supérieure de la rue d'Ulm à Paris en tant que lecteur d'anglais. Son âme solitaire et mélancolique le fait s'intéresser aux sciences ésotériques, à la poésie (Rimbaud). Il écrit des nouvelles, l'une d'elles « Assumption » paraît dans la revue « Transition » en juin 1929.

Cette même année il rencontre sa future femme Suzanne Deschevaux-Dumesnil, pianiste. Il est toujours Assistant à Trinity Collège depuis 1929 mais il ne s'y plaît pas car il n'aime ni enseigner, ni la morale irlandaise. Il démissionne et revient à Paris en Janvier 1932. C'est là que, malheureusement, Beckett va prendre l'habitude de boire.

### Son séjour à la Villa Seurat

En 1932 il a vingt-six ans, il est inconnu, sans le sou et très souvent malade. Il s'habille sans se soucier de l'usure où de la saleté de ses vêtements et doit quitter Paris. Dépourvu de carte de séjour, Jean Lurçat lui propose de se cacher quelque temps dans sa maison-atelier de la Villa Seurat. Beckett s'y installe le 7 mai 1932 et il quittera Paris dans la nuit du 12 au 13 juillet 1932 pour rejoindre Londres en bateau.

C'est dans la maison de Jean Lurçat que Beckett écrit le poème « Home Olga ».

De 1933, année noire, à octobre 1937 où il décide de revenir à Paris, Beckett va d'errance en errance, passant de l'Irlande en 1933 où il a des ennuis de santé et boit beaucoup (travaillant quand même à un roman «Murphy» qui sera refusé par quarante-deux éditeurs en deux ans) à Londres en 1934 qu'il n'aime pas, puis en Allemagne en 1936 qui le déprime.

À Paris enfin il retrouve la liberté, l'indépendance et l'ouverture d'esprit qui lui semblent nécessaires. Il fait des rencontres, se fait des amis parmi les artistes et écrivains de Montparnasse. Un soir de 1938 il est agressé près de l'avenue du Général Leclerc par un inconnu qui lui plante un couteau dans la poitrine. Il est hospitalisé à Broussais.

Samuel et Suzanne, décidés à s'installer définitivement à Paris louent un petit appartement 6 rue des Favorites dans le XVème. Pendant la guerre, le couple reste à Paris et entre dans la résistance. Leur groupe ayant été dénoncé, ils s'enfuient en zone libre et s'installent dans le village de Roussillon.

Samuel écrit beaucoup : «moyen de ne pas devenir fou». Mais l'écriture le met dans tous ses états, il devient dépressif d'autant que la situation financière est très difficile pour le couple.

En 1949 il écrit sa première pièce de théâtre en français : « En attendant Godot ». Plus de trente directeurs de théâtre, décontenancés, la refusent. Enfin présentée en 1953, la pièce obtient un succès immédiat. Beckett rencontre souvent ses amis dans les cafés de Montparnasse d'où il sort souvent ivre.

### Le retour dans le XIVème arrondissement

En 1959 le couple achète un appartement dans un immeuble en construction 38 boulevard St Jacques avec vue sur Notre-Dame et Montmartre et emménage en 1960.

Le prix Nobel, qui lui est attribué en 1969, est refusé par Beckett qui ne va pas à Stockholm chercher son prix.

Il aime se promener dans le parc Montsouris et rend souvent visite au peintre Sergio de Castro dans son atelier de la rue St Gothard.

À la fin de sa vie il fréquente beaucoup le PLM, juste en face de chez lui, où il retrouve ses amis et où il donne ses rendez-vous.

Suzanne meurt le 17 juillet 1989 et Samuel le 22 décembre de la même année.

Ils sont enterrés au cimetière Montparnasse.

*Mylène Caillette membre du CDQ.*

## 5 Villa Seurat

**Le peintre Pierre-André Bertrand (1894-1975)**

C'est un peintre de paysages, notamment de la mer en Vendée mais aussi des portraits et des nus.

Il expose à Paris dans différents Salons, dès 1922 et jusqu'en 1928 puis au Salon d'Automne et au Salon des Artistes indépendants de 1926 à 1929.



## 7 Bis Villa Seurat

**La sculptrice Chana Orloff (1888-1968)**

Devant la perspective de l'installation d'une statue de cette artiste Chana Orloff, place des Droits de l'Enfant située dans notre quartier, nous souhaitons rendre hommage à cette artiste sculpteur, de renommée internationale et au destin peu commun, que certains ont eu l'occasion de découvrir grâce aux journées «portes



ouvertes des Ateliers», organisées chaque année par la Mairie du 14<sup>ème</sup>.

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le quartier Montsouris a été habité par de nombreux artistes, dont certains étaient déjà célèbres ou le deviendront comme Braque, Derain, Soutine, Nicolas De Staël, Foujita ainsi que par des sculpteurs reconnus comme Chana Orloff qui elle-même a vécu plus de 40 ans dans notre quartier (de 1925 à 1968).

Sa maison-atelier, construite par l'architecte Auguste Perret, existe toujours et est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques.

Chana Orloff est née en 1888 en Ukraine où sa mère exerçait le métier de sage-femme, comme sa grand-mère auparavant. En 1905, fuyant les pogroms qui sévissaient alors en Russie, sa famille émigre en Israël. Ses parents y travaillent la terre.

En 1910, Chana Orloff quitte Israël pour Paris, aidée par son frère, avec pour objectif de travailler dans le domaine de la Haute Couture. Elle débute, rue de la Paix, comme styliste apprentie chez Paquin qui remarque ses dons artistiques et lui conseille d'entreprendre une formation dans ce domaine. Elle

suit des cours du soir et est reçue 2<sup>ème</sup> au concours d'entrée des Arts

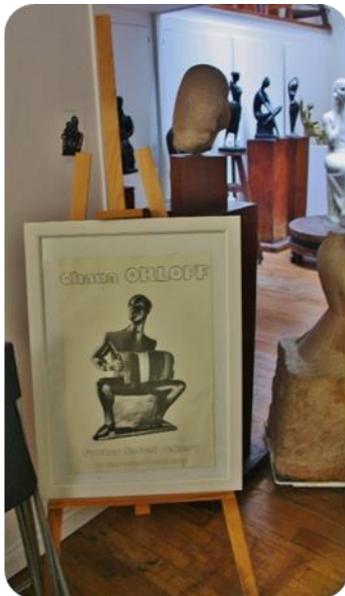
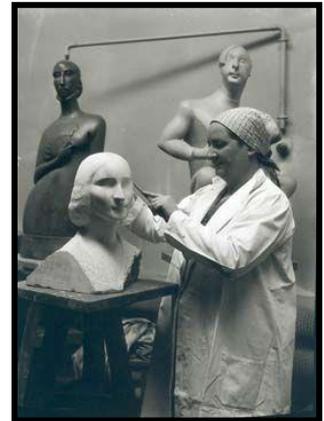
Décoratifs. Puis elle complète sa formation artistique dans le domaine de la sculpture à l'Académie Russe de Montparnasse. Elle y devient l'amie de jeunes artistes et poètes talentueux de l'époque : Modigliani, Picasso, Cocteau, Chagall, Foujita, Max Jacob, Soutine, Zadkine.

Dès 1913, elle présente deux bustes sculptés sur bois au Salon d'Automne. La même année elle expose au Salon des Tuileries et au Salon des indépendants. En 1916, elle réalise aussi une exposition à la Galerie Bernheim avec d'autres artistes dont Henri Matisse. En 1916, elle épouse un écrivain-poète, Ary Justman, dont elle a un fils. Malheureusement, son mari qui s'était engagé comme brancardier durant la guerre, meurt en 1919 de la grippe espagnole qui a sévi dans toute l'Europe cette année-là.

Elle élève donc seule son enfant dont elle fera une statue sculptée dans le ciment que la famille a généreusement offerte au quartier pour en faire une œuvre en bronze dont la réalisation est en cours. Nous en parlerons plus loin.

En 1920, elle participe à une exposition internationale à Genève puis à Londres. Quelques années plus tard, elle expose au Salon d'Automne, aux Tuileries et à Amsterdam.

En 1925, elle est reconnue comme une grande artiste par le gouvernement français. Elle obtient la nationalité française et reçoit la même année la Légion d'Honneur.



Dès 1928, elle expose à New-York où elle connaît un véritable triomphe. Durant les années 30, elle participe à des expositions dans plusieurs villes aux Etats-Unis : New-York, Philadelphie, Boston, Chicago.

Ses œuvres traitant de la maternité, de la femme et des enfants, réalisées sur plusieurs types de matériaux: le bois, la pierre, le marbre, le bronze, plaisent au public et sont appréciées des critiques, en France et à l'étranger. Ses sculptures de style figuratif aux modelés lisses et aux lignes épurées surprennent ses contemporains. Certaines de ses œuvres rappellent aux visiteurs l'univers mélancolique et parfois dramatique de Modigliani, sans pour autant les convaincre que Chana Orloff souhaite suivre son ami sur cette voie. Elle pratique aussi l'art animalier ainsi que les portraits et devient la portraitiste de l'élite parisienne.

En 1930, elle crée sa première œuvre monumentale. En 1935, elle réalise sa première exposition en Israël, au musée de Tel-Aviv. En 1937, une salle lui est réservée au Petit Palais.

Persécutée comme juive pendant la seconde guerre mondiale, elle échappe à la rafle du Vel d'Hiv en 1942, prévenue à temps par des amis. Elle se réfugie alors en Suisse, aidée par des amis qui lui offrent le matériel et l'atelier pour pouvoir continuer son œuvre. Elle y reste jusqu'à la fin de la guerre en 1945. Durant cette période, travaillant sans relâche, elle ne crée pas moins de 50 sculptures que la Galerie Georges Moos à Genève présente en 1945.

Le retour à Paris est douloureux, son atelier est dévasté, les sculptures sont mutilées. Heureusement, les moules avaient été conservés par le fondeur et certaines œuvres avaient été mises à l'abri chez des amis. Elle réintègre sa maison qui avait été mise à sac.

Un style nouveau apparaît alors dans ses sculptures dont les formes deviennent moins lisses, plus tourmentées, exprimant la souffrance passée. Une statue intitulée « Le retour » illustre bien ce tournant dans son œuvre.



L'après-guerre marque la consécration de cette artiste, aussi bien en Europe (Londres, Amsterdam, Oslo, Paris) qu'aux Etats-Unis et en Israël. Elle reçoit la commande de

plusieurs œuvres publiques comme la statue de Ben-Gourion, fondateur de l'Etat d'Israël, intitulée « The Hero Monument ». En 1968, elle prépare une grande exposition rétrospective au musée de Tel-Aviv. Elle tombe malade, et meurt en Israël cette même année, après avoir travaillé jusqu'au dernier moment.

Grâce au don de la famille de Chana Orloff (ses petits-enfants: Ariane, Mikaël et Eric Justman), nous serons très honorés de réaliser l'implantation de la statue de son fils « Mon fils marin », prochainement dans notre quartier, sur la Place des Droits de l'Enfant.

Cette statue représente son fils à l'âge de neuf ans (1927). Elle mesure 1m29 de hauteur et sera réalisée en bronze ciselé patiné, à partir du modèle en ciment qui servira à fabriquer le moule. L'artiste représente son fils debout dans une attitude altière évoquant un enfant qui pose pour une photo de mode, en costume marin. La force de cette œuvre réside notamment dans la simplicité et la sobriété des lignes.

Les différentes démarches et procédures ont été très longues :

vœu du Conseil de quartier soumis ensuite à un Conseil d'Arrondissement de la Mairie du 14<sup>ème</sup> qui, en décembre 2010, a accepté le projet à l'unanimité. Le dossier a ensuite été transmis à l'Hôtel de Ville qui l'a soumis à la Commission de l'Art dans la Ville, chargée de donner un avis sur l'acceptation de l'œuvre selon les critères en cours et de décider de la faisabilité à l'emplacement souhaité. Ensuite, la Direction des Affaires Culturelles a dû, en lien avec les Services juridiques de la Ville de Paris et l'ADAGP (Société des Auteurs dans les Arts Graphiques et Plastiques), régler avec la famille les problèmes concernant les conditions du don et les éventuels droits d'auteur. La conception et la réalisation du socle ont été prises en charge par la Direction des Affaires Culturelles. Le Conseil de quartier assure, pour sa part, les frais de moulage en bronze de la statue, à partir du modèle ci-dessus.

Nous espérons ainsi faire revivre Chana Orloff d'une part, à l'échelle de son quartier et d'autre part à l'international, compte-tenu de la renommée de l'artiste. Par ailleurs, le patrimoine de la capitale sera enrichi par cette œuvre représentant l'enfance, thème peu abordé jusque-là dans les sculptures implantées à Paris.

*Joëlle Nafziger membre du CDQ.*



Il a travaillé en association avec ses deux frères Claude et Gustave. Il fut l'un des pionniers de la construction en béton armé. Il a beaucoup participé à la reconstruction des villes comme Le Havre, Amiens, Marseille après la Seconde Guerre mondiale. Il est aussi l'architecte de la maison-atelier de Georges Braque – 6 rue Georges Braque. On y retrouve le béton armé apparent et un système de remplissage qui lui donne son style. Il a aussi construit la maison Gaut rue Nansouty et d'autres bâtiments dans Paris, notamment son logement au 51-53 rue Raynouard en 1932. Pour lui : « C'est par la splendeur du vrai que l'édifice atteint à sa beauté ... Celui qui dissimule une partie quelconque de la charpente se prive du seul légitime et du plus bel ornement de l'architecture ».

## 11 Villa Seurat

### Le sculpteur Arnold Huggler (1894-1988)

Cet artiste expose à Paris au Salon d'automne et à la Société nationale des beaux-arts à partir de 1923. En 1925 il expose régulièrement à l'exposition des Arts décoratifs à Paris. Il réalise de nombreux bronzes animaliers (Taureau, dauphin, cheval, poulain, chevreuil).



### Le peintre Chaïm Soutine (1893 – 1943)

« *Quand je peins, je trempe mes pinceaux dans mon cerveau* »

Né dans un village de Lituanie (actuelle Biélorussie) ; il est l'avant-dernier enfant d'une famille juive, pauvre, de onze enfants dont le père est tailleur. La famille survit plus qu'elle ne vit dans une Russie où, de plus, les juifs sont menacés et où tout est difficile pour eux : « *Tragique Lituanie ! Qui donc soupçonne, en France, ce qu'est un petit village de l'Est européen ? Routes défoncées par la neige ou la pluie, maisons lépreuses et effondrées, aux toits rasant le sol, maisons entassées les unes contre les autres et s'épaulant comme des escouades d'infirmes. Baraques boiteuses, aux fenêtres asymétriques, aux enseignes historiées et couvertes de graffiti informes qui décrivent en traits maladroits tel produit que débite, derrière son comptoir, le boutiquier juif.* Soutine-Les Editions du triangle-1928.

Petit, chétif avec des membres démesurés, le petit Chaïm n'apparaît pas comme un enfant gracieux. A neuf ans, il est placé chez un parent, tailleur lui-aussi, pour commencer à apprendre le métier. Mais l'enfant est indiscipliné et rebelle ; ses parents sont obligés de lui trouver une autre voie et puisqu'il dessine et aime cela, on lui donne des leçons de dessin pour apprendre à peindre des portraits qui peuvent lui apporter des commandes. Il part à Vilnius avec son ami Kikoïne pour suivre les cours de l'Ecole des beaux-arts ; là il fait la connaissance de celui qui deviendra son ami Krémègne. En 1913 il décide de venir à Paris et débarque à la Ruche chez son ami Krémègne qui y loge depuis quelques mois.

Mais à Paris la misère continue : le froid dans un logement sans gaz ni électricité, des punaises pour



compagnes et la faim qui tenaille. Il fait de petits boulots, ouvrier ou déchargeur à la gare Montparnasse. En 1915, il fait la connaissance, grâce au sculpteur Lipchitz, du peintre Amedeo Modigliani, de dix ans son aîné. Il s'installe à la cité Falguière où habite le peintre.

La première guerre mondiale met en émoi le monde entier et sept ans après son arrivée à Paris, Soutine est toujours dans la misère ; mais la vie a décidé de lui donner une chance en 1923 grâce à un collectionneur américain du nom de Barnes. Celui-ci voit chez le galeriste Zborowski, un tableau remisé dans un coin et tombe sous le charme : c'est un Soutine. Le collectionneur demande à rencontrer le peintre et les achats faits par Barnes apportent immédiatement la richesse et la célébrité à Soutine : « *Un bain, un nouveau tailleur, une villa au parc Montsouris non loin de chez Braque, Foujita, Chana Orloff, Lurçat.....La guerre est bien finie et Soutine va dorénavant être riche.* » Soutine-Clarisse Nicoïdski -Editions J.C.Lattès -1993-p.143.

En 1925, Soutine loue un appartement 35 Avenue du Parc Montsouris et un atelier rue du Saint- Gothard : « *L'atelier de la rue Saint-Gothard était une ancienne remise de livres de Fayard-seul endroit où il a pu peindre ses grands bœufs.* » En effet dans cet atelier, il réalise les séries des bœufs écorchés et les séries des carcasses animales suspendues à des crochets. Paulette Jourdain, un de ses modèles témoigne : « *Il achetait alors à la Villette un bœuf entier que payait Zborowski (Il y en avait pour trois mille cinq cents francs). Soutine ne se rendait pas compte que le bœuf pourrissait. J'allais aux abattoirs acheter du sang dans un pot à lait, du sang pour, en le répandant sur « la bidoche », rafraîchir le modèle.* » Soutine-Clarisse Nicoïdski- JC.Lattès-1993-p.171.



#### A la Villa Seurat

Soutine, qui aime changer de lieu, déménage une nouvelle fois. Tout en restant dans le XIVème arrondissement, il trouve un appartement à la Villa Seurat : « *En 1937, il quitte l'hôtel particulier qu'il occupait avenue d'Orléans pour s'installer au 18 Villa Seurat, une maison en ciment badigeonnée, à l'époque, d'une jolie couleur capucine....Villa Seurat, l'atelier et la salle à manger se trouvent au rez-de-chaussée. Un escalier mène à la chambre du premier étage. Prestigieuse impasse. Peu auparavant, Salvador Dali vivait à l'entrée de la rue, et Antonin Artaud occupait un appartement dans la même maison que Soutine, désormais habité par Henry Miller. Le peintre a pour voisins Jean Lurçat, Marcel Gromaire, ou encore son amie Chana Orloff qui réside presque en face.* » Rouge Soutine-Olivier Renault-Editions de la table ronde-2012. P.115-116. Mais l'appartement est loin d'être beau et propre : « *Là, tout n'est que désordre, saleté, poussière et mégots à même le sol. Quelques reproductions défraîchies accrochées au mur : Rembrandt, Corot, Courbet.* » Idem-p.118.

Pendant la guerre, le peintre ne peut plus habiter son logement, qui est sans chauffage et il loge dans un petit hôtel, porte d'Orléans. Il revient travailler au printemps dans son

atelier, au demeurant, fort modeste : « *L'ambiance de l'appartement meublé était d'une extrême tristesse. Rien n'y accusait la personnalité du locataire. Je devais d'ailleurs découvrir plus tard que Soutine était incapable de créer une atmosphère particulière autour de lui. Il s'installait dans un logement sans rien y changer, comme s'il y campait provisoirement.* » Gerda Michaelis Groth (dite Garde) *op.cit* p.47-48.

En 1939, lors de la déclaration de guerre, Soutine et sa compagne se trouvent à Civry-sur-Serein, un village près d'Auxerre. Souffrant de plus en plus d'un ulcère à l'estomac, le peintre tente de se reposer mais leur retour sur Paris qu'ils envisageaient, est devenu impossible. En effet, sa compagne Gerda, d'origine allemande, et lui, d'origine russe et juif, ne peuvent se déplacer et sont assignés à résidence. Un laissez-passer providentiel parvenu à Soutine lui permet de revenir sur Paris, laissant sa compagne à Civry. Quelques mois plus tard il peut venir la chercher et, clandestinement ils reviennent sur Paris où ils retrouvent l'appartement de la Villa Seurat. Mais la santé du peintre n'est pas bonne, il souffre de plus en plus. Gerda, quant à elle suit l'ordre de se rendre au Vel d'Hiv', elle est libérée grâce à des garants influents. Quant à Soutine, pris par une nouvelle histoire d'amour, il ne reverra pas Gerda. Sa nouvelle amie, Marie-Berthe Aurenche fuit avec lui devant les menaces d'arrestation de Soutine. Ils sont cachés par des amis à Champigny-sur-Veude mais la maladie continue son œuvre et le peintre est pris d'une très forte crise qui le terrasse. Une opération est envisagée pour le sauver, il est emmené à l'hôpital de Chinon. Sa compagne refusant l'intervention, il est emmené à Paris où l'opération pratiquée le 7 août ne peut le sauver. Il meurt le 9 août 1943. Il est enterré au cimetière Montparnasse. *Mylène Caillette membre du CDQ.*

## L'écrivain Henry Miller (1891-1980)

« Max et les phagocytes » publié en 1938.

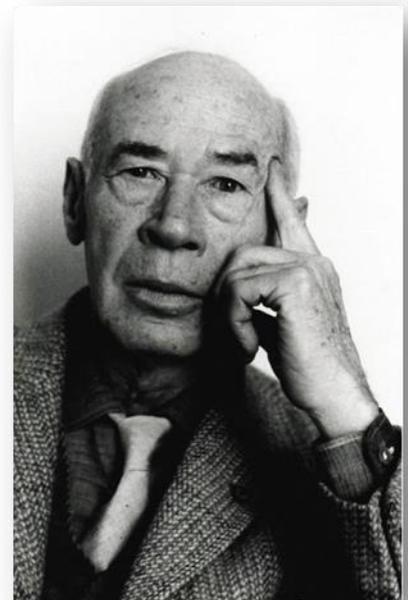
Henry Miller habitait encore son appartement de la Villa Seurat lorsque ce livre fut publié. Celui-ci relate, sous la forme de huit histoires courtes, (la plus courte fait trois pages et la plus longue, quarante-six pages) des épisodes de la vie de l'auteur, comme il le mentionne :

« *C'est sur moi-même que je veux écrire* ».

Ceux-ci, romancés, développés ou déformés sous la loupe de l'écrivain, nous plongent dans l'univers particulier de Miller, présent dans chacun d'eux.

Deux histoires concernent la vie amoureuse de l'auteur : « *l'homme amoureux de l'amour* » trois autres relatent ses rencontres improbables avec des hommes de la rue, hors du commun et hauts en couleur dans Paris et notamment dans le XIVème où il les croise en voisins, comme « Benno, le sauvage de Bornéo ».

Deux autres histoires décrivent des voyages mouvementés : un séjour en Angleterre où il est emprisonné et la description



(la plus longue) de son retour aux Etats-Unis après quinze ans d'absence puis les retrouvailles avec ses parents, celles de « l'artiste frustré et inquiet ».

Dans la dernière histoire intitulée : « En guise de finale », l'auteur s'interroge sur la vie pour clamer : « *Fin-Tout a une fin où tout recommence, à la manière du cercle ou du chien qui cherche à se mordre la queue* ».

### Petite biographie

De parents d'origine allemande, Henry Miller est né à New-York en 1891. Sa famille s'installe à Brooklyn, quartier nommé « Petite Germanie » tant les émigrés allemands sont nombreux. C'est aussi un quartier pauvre d'ouvriers où les enfants vivent dans la rue souvent sale mais pleine de vie. Il poursuit sa scolarité sans élan et sans enthousiasme, tant son esprit rebelle est déjà vivace ; pourtant il est très bon élève et gagne tous les prix. Sa passion est alors l'athlétisme avec pour rêve secret de devenir champion olympique, la bicyclette et le base-ball faisant partie de ses sports favoris.

Il part pour la Californie où il s'intéresse aux milieux anarchistes et adhère immédiatement à leurs thèses sans jamais les remettre en cause.

En 1913 il rentre à New-York avec l'intime conviction de son destin d'écrivain mais en attendant il aide son père dans sa boutique de tailleur.

Il se marie en 1917 avec Béatrice Sylvas Wickens, jeune pianiste avec qui il aura une fille mais ils divorcent en 1924. Il rencontre June qui apprécie son travail d'écrivain et qui l'épaulera fidèlement. Mais la misère est là pour plusieurs années encore et les heurts, conflits, ruptures, tumultes rendent sa vie si insupportable qu'il pense même au suicide.

Il part à Paris avec June en 1928 mais retourne aux Etats-Unis lors de la grande dépression et revient seul à Paris deux ans plus tard.

C'est là qu'il fait la connaissance d'Anaïs Nin, fille de musiciens et mariée à un banquier. Avec elle, commence l'ère du succès avec la publication de son livre «Tropique du Cancer» mais aussi l'ère de la bohème, désargentée mais non désabusée. Des amis l'hébergent souvent car son tempérament joyeux indestructible séduit. C'est ainsi que son ami Michael Fraenkel l'accueille dans son appartement, Villa Seurat : « *Juif d'origine russe naturalisé américain, Fraenkel s'était fait lui-même, durement, péniblement. Il jouissait d'une fortune modeste qu'il gérait avec soin.* »

« Henry Miller »-Frédéric Jacques Temple-Éditions Buchet-Chastel-2004-P.102-103.

Décidé à se poser, Henry Miller cherche à louer un appartement dans ce quartier du quatorzième arrondissement où il se trouve bien et qui est habité par de nombreux artistes : « *Miller devait se trouver un domicile fixe, ce qu'il ne pouvait faire sans la coopération d'Anaïs. D'abord il envisagea la possibilité de louer l'élégant studio de Peter Neagoe, rue Daumier, à côté du parc Montsouris. Braque et Derain avaient vécu dans la même rue. Walter Lowenfels qui avait travaillé quelque temps dans une agence immobilière lui fit savoir qu'il y avait un appartement disponible 18 Villa Seurat, au-dessus de celui occupé autrefois par Fraenkel. Il s'agissait d'un atelier d'artiste avec salle de bains, chauffage central, cuisine, plusieurs chambres à coucher, pour 40 dollars*

*mensuel. Un mois plus tôt Artaud y vivait encore (...) Le 1<sup>er</sup> septembre 1934, le jour même de la parution du « Tropicque du cancer » Miller emménageait Villa Seurat. »*  
*« Toujours vif et joyeux- La vie de Henry Miller »- Jay Martin-Editions Buchet/Chastel-1979 -P.226.*

En cette année 1934, la richesse n'est toujours pas au rendez-vous et les deux années qui suivent sont encore difficiles mais un cercle d'amis commence à se former.

Cette impasse privée doit son nom au peintre Georges Seurat, nom suggéré par le peintre Gromaire, fervent admirateur du peintre et qui y fit construire sa maison. Nichée dans le XIV<sup>ème</sup> arrondissement, entre Montparnasse et le parc Montsouris, la Villa Seurat était recherchée pour son pittoresque : *« Une vingtaine de petites maisons sur deux rangs, de couleurs variées, construites vers 1925, à l'époque des « Arts Déco » et elle (Anaïs Nin) retint pour Henry un studio. Les loyers n'étaient pas à la portée de toutes les bourses, mais les étrangers aisés, diplomates, hommes d'affaires, artistes « arrivés » comme Chagall, Lurçat, Dali, Soutine, pouvaient les payer. Les « nantis » au milieu d'un quartier plutôt populaire, donnaient réceptions, surprise- parties, avec buffet, musique, fleurs, whisky à gogo et parfois punch à même la baignoire. Le seul artiste qui ne participait jamais à ces festivités était Soutine. Solitaire, il vivait avec ses bœufs écorchés, ne recevant personne, pas même ses anciens amis. »*

*« Henry Miller-Grandeur nature » par Brassai-Editions Gallimard-1975-P.119.*

Miller qui est un être insouciant et irrésistible attire les gens avec lesquels il crée très vite des relations qui ne sont pas dénuées d'humour :

*« Du n°18 s'échappait le rayonnement de Henry Miller. Et rayonnement est le mot exact. Il régnait autour du lieu une humeur don-quistottesque irrésistible, planant comme une atmosphère. En approchant, le visiteur le moins doué de sensibilité ne pouvait que sentir dans l'air une présence exceptionnelle.....Mais la porte du saint des saints était criblée de notices et d'avis importants : « Si frapper, vous devez cogner après 11 heures du matin » - « Sorti pour la journée, peut-être la quinzaine » - « La maison ne fait pas de crédit » - « Je n'aime pas qu'on m'emmerde quand je travaille » ainsi de suite. Il épinglait ces notes sur la porte parce que, au travail, il détestait le dérangement. »*  
*Alfred Perlès-Mon ami Henry Miller*

Miller habite Villa Seurat jusqu'en 1939, l'année où est publié « Tropicque du Capricorne ». Il décide de voyager, quitte la Villa Seurat et part pour un tour du monde en passant par les Etats-Unis : *« Il avait de l'argent pour voyager. Il passa le mois de mai à préparer son départ.*

*En tout, il avait passé quatre ans et neuf mois à la Villa Seurat. Il vendit tout ce qu'il put et donna le reste à ses amis. ».*

*« Toujours vif et joyeux-La vie de Henry Miller » Jay Martin- Editions Buchet / Chastel-1979-P.248.*

Il s'installe en Californie en 1942 pour deux ans. Il écrit beaucoup, peint et fait la connaissance du peintre grec Jean Varda (oncle de la cinéaste Agnès Varda, qui habite le XIV<sup>ème</sup>), dont il parlera dans son livre « Souvenir, souvenirs ».

En 1947, il achète la maison de Wharton à Big Sur.

Il revient en Europe en 1952, après un mariage, un divorce et deux enfants. Son nouvel amour s'appelle Eve qu'il épouse en 1953 à soixante-deux ans.

En 1957 il entre à l'Académie des Arts et des Lettres, l'année où la Norvège interdit son livre « Sexus ». Le seul prix littéraire que recevra Miller est le prix du livre de l'année à Naples en 1970 pour « Come il colibri ».

Il se sépare d'Eve en 1961 mais Miller qui a besoin d'être amoureux épouse en 1967 Hoki une chanteuse de cabaret.

Des ennuis de santé perturbent son travail ; la perte de son œil droit rend difficile la lecture et l'écriture. Il vit aux Etats-Unis, à Pacific Palisades et a placé sur sa porte en 1980, l'année de sa mort : «*Quand un homme est âgé .... il est inutile d'aller le voir, de l'importuner avec des bavardages et des banalités. On doit passer devant chez lui comme si personne ne vivait là*».

«Henry Miller» Frédéric Jacques Temple-Editions Buchet-Chastel-2004.P.175.

L'humour restera toujours, pour cet écrivain anti conformiste et facétieux, et ce jusqu'à la fin de sa vie, sa meilleure façon de communiquer.

*Mylène Caillette membre du CDQ.*

## **Antonin Artaud (1896 – 1948)**

« Or, moi Artaud, je me sens cheval et non homme »

Aujourd'hui c'est un nouveau locataire qui s'installe Villa Seurat.

Antonin Artaud loge ici de fin septembre 1933 au premier septembre 1934, un mois avant l'arrivée d'Henry Miller.

Il a maintenant 37 ans et semble organiser fréquemment des soirées, invitant de nombreux acteurs et actrices ainsi que des écrivains, envoyant un petit mot à Raymond Queneau pour qu'il vienne le voir ou au couple Bataille. Il entretient à ce moment-là une relation amoureuse avec un écrivain doué, Anaïs Nin, qui a reconnu le génie d'Artaud pour lequel elle témoignera toujours de cette dimension d'écrivain hors du commun mais qui dira de lui : « *Dans la vie, un puritain, un provincial, un titi de Montparnasse. Une vieille fille.* ».

C'est aussi la période où seront publiés un texte théorique sur le théâtre : «Le second manifeste de la cruauté» (une de ses œuvres majeures) et la pièce de théâtre : «Héliogabale ou l'anarchiste», sans doute écrites Villa Seurat.

Homme de théâtre, il fait ses premiers pas en 1920 comme acteur au théâtre de l'Œuvre puis dans la compagnie de Charles Dullin.

En 1926, le théâtre de Jarry créé cette même année, lui offre une opportunité de choix : la mise en scène de quatre spectacles qui reflètent les préceptes de ce théâtre inspiré du mouvement surréaliste, à savoir, une tentative révolutionnaire d'innover : contestation des règles théâtrales en vigueur, provocation, théâtre qui doit bousculer, heurter ou rendre au spectateur sa



puissance d'intervention. Artaud est en contact avec les surréalistes depuis 1924 et participe activement à leurs actions ; ceux-ci ont des relations privilégiées avec le monde de la maladie mentale (André Breton, chef de file de ce mouvement, fut interne en psychiatrie).

Antonin Artaud, le docteur Toulouse (1865 – 1947) et l'hôpital Ste Anne

En mars 1920, sa famille confie Antonin Artaud au docteur Toulouse médecin-chef depuis 1898 à l'asile d'aliénés de Villejuif. C'est le premier psychiatre que l'écrivain consulte. Celui-ci est un scientifique mais aussi un grand lettré et un adepte des méthodes avant-gardistes. Il a écrit, à partir du cas d'Emile Zola : *« Une enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie »* Paris-Société d'éditions scientifiques-1896.

Ce médecin fut aussi un grand réformateur de l'institut psychiatrique en France.

En 1921, il quitte Villejuif pour l'asile Ste Anne à Paris où il va créer le premier service libre de France. Ouvert le 1<sup>er</sup> juin 1922, c'est un service de pointe comprenant un dispensaire, un service social et des visites à domicile ; ce service deviendra, en 1926, l'hôpital Henri Rousselle, haut lieu de la prophylaxie mentale.

En 1922, il crée le centre de prophylaxie mentale de la Seine. Celui-ci avait pour but d'assurer, par des services ouverts, une assistance aux malades contre l'internement systématique d'un individu désigné comme « malade mental ». C'est ainsi qu'il encourage son patient à continuer son activité intellectuelle.

Le docteur Toulouse avait créé une revue trimestrielle en 1912 intitulée « Demain » dans laquelle, dès octobre 1920 et ce jusqu'en juillet 1921, des textes d'Antonin Artaud sont publiés. Ce sont ses premiers textes esthétiques écrits. Le premier texte est publié dans le N° 82 et titré « La figure au Salon d'automne ».

Comment se présente l'hôpital Ste Anne à ce moment-là ?

*« L'hôpital Ste Anne, situé, comme à dessein, entre le quartier latin et la prison de la Santé, fonctionnait davantage comme un centre d'orientation que comme une institution psychiatrique habituelle. Les malades qui y entraient y restaient quelques mois aux fins d'observation et de diagnostic avant de repartir pour leur destination finale.*

*Parmi ceux qui examinèrent le poète fou, figurait un brillant spécialiste de la psychose paranoïaque, qui fréquentait à l'occasion le groupe surréaliste, un certain docteur Jacques Lacan. Son verdict fut sévère, le patient était irrémédiablement « fixé » dans son délire. » Fous d'Artaud – Sylvère Lotringer-Ed : Sens et Tonka – 2003.*

La maladie d'Artaud désignée sous le vocable de : « syndrome délirant de structure paranoïaque », apparaît lorsqu'il est très jeune. A cinq ans, des symptômes de méningite se manifestent, sans que soit vraiment détectée la maladie. Dès la puberté, son état est altéré par des dépressions et des douleurs physiques qui le suivront tout au long de sa vie. Ses troubles peuvent être liés à la consanguinité au sein de sa famille et à un mysticisme excessif. En 1929 son premier Laudanum lui est donné dans une clinique suisse pour atténuer ses souffrances. Il sera définitivement prisonnier de nombreuses drogues : héroïne, cocaïne, chloral et laudanum.

Mais Artaud ne cesse de travailler ; de 1930, date à laquelle sa santé se détériore, à 1937, date de son internement, il écrit des textes, des lettres, des manifestes, des articles ou des conférences consacrés au théâtre, réunis en un recueil : « Le théâtre et son double » paru dans la collection blanche en 1937. Malgré sa longue période d'internement qui dure neuf années, de 1937 à 1946, Artaud continue d'écrire, dessine aussi de nombreux portraits, exposés en juillet 1947 (le bénéfice permettant d'améliorer ses conditions matérielles restées misérables).

Ses troubles nerveux seront soignés de plusieurs façons : par l'hydrothérapie ou par l'électrothérapie ; de nombreux électrochocs lui seront faits (une cinquantaine) surtout à l'hôpital de Rodez où il séjourne entre février 1943 et son départ en 1946, mais aussi par la médication avec les anesthésiques (éther, cocaïne, opium, chloroforme). Il fait aussi plusieurs courts séjours ou des visites tous les ans dans différents établissements. Il va régulièrement à l'hôpital Sainte Anne pour des piqûres censées apaiser ses violents maux de tête, à savoir un traitement à base d'arsenic et de bromure sur deux ou trois mois à raison de deux injections hebdomadaires. Il séjourne aussi à Ste Anne du premier avril 1938, où il refuse toute visite, jusqu'au 27 février 1939 date à laquelle il part à Ville-Evrard. Celui qui « n'accepte pas de transfert » sera presque étranglé par deux infirmiers. Mon salut dira-t-il, c'est à : «une contraction inconsciente des muscles de mon cou que je le dois ». Mais Artaud perd la parole et le diagnostic tombe : « *Syndrome délirant de structure paranoïaque. Idées actives de persécution, dédoublement de la personnalité, empoisonnement, toxicomane depuis cinq ans* ». Pourtant il se remet à l'écriture.

Artaud revient de Rodez en 1946, comme un combattant de guerre. Il est méconnaissable : « *Je me suis vu obligé comme vous de ne rien perdre des affres de ma déportation, parce que, déporté, je me suis vu, en plus interné...* » *Lettre à Pierre Bousquet.*

Il loge à la maison de santé du docteur Achille Delmas, établissement privé à Ivry-sur-Seine où Artaud restera, en pensionnaire libre, jusqu'à sa mort en 1948.

« *Et c'est ainsi que 18 mois après sa sortie de Rodez, Antonin Artaud mourait, seul, abandonné, dans une pièce sordide d'un pavillon délabré et isolé, gorgé de chloral et de laudanum !* » *Artaud sans légende-La tour de feu -Les amis de Pierre Boujat et de La tour de feu - 2002. Mylène Caillette membre du CDQ.*

Rédactrice en chef : Mylène Caillette

Mise en page et photos de la Villa Seurat: Patrick Fravallo

Autres photos, sources Internet sauf le portrait de Salvador Dali : Paul Facchetti 1948

Pour les panneaux du peintre Gromaire : Joëlle Nafziger

Personnes ayant participé à ce numéro : Mylène Caillette, Joëlle Nafziger, Sylvia Kesbi

Retrouvez aussi « La souris d'eau » sur notre lien : <http://cdq.montsouris.online.fr>